

Françoise Tillard

Fanny Hensel

née Mendelssohn Bartholdy

préface de
Gérard CONDÉ

2007

Les femmes et les Juifs étaient rejetés ensemble. On reprochait également aux Juifs leur cosmopolitisme, considéré comme l'une des causes de la défaite prussienne.

Le fonctionnement de la « Tablée » avait cependant des côtés fascinants : le membre de la société chargé de l'exposé qui faisait l'objet de la réunion devait le présenter d'abord sur le mode sérieux, puis sur le mode ironique. Ce procédé autocritique caractérisait leur romantisme et les éloignait de toute tentation philistine : le rationnel, d'après eux, n'offrait qu'une version des choses, la version matérialiste ; l'ironie romantique permettait de les saisir dans leur profondeur et leur diversité. Les femmes, les Juifs, les Français symbolisaient le culte de la raison cartésienne, du monde matériel et le triomphe de la cité : il ne faut pas oublier que ces hobereaux prussiens défendaient aussi leur classe de grands propriétaires terriens.

Les « écarts de langage » de la Tablée germano-chrétienne n'en demeurent pas moins terrifiants. On trouve sous la plume du sublime poète Clemens Brentano, secrétaire de l'équipe, les propos suivants : les Juifs seraient « des mouches, derniers restes de la peste égyptienne » [*Juden*, p. 176] et Fichte écrivait en 1793 qu'il fallait : « couper la tête aux Juifs et leur en mettre une autre à la place, dans laquelle il n'y aurait pas une seule idée juive. Pour nous protéger d'eux, je ne vois pas d'autre moyen que de conquérir leur terre promise et de les envoyer tous là-bas. » [*Juden*, p. 176]

Ces propos antijuifs trouvent une résonance immédiate dans les dires de certains Juifs. Rahel Varnhagen von Ense, par exemple, écrivit en ces termes à son frère : « Le Juif, c'est lui qu'il faut exterminer en nous ; voilà une vérité sacrée, dût-on en perdre la vie. » [Arendt, pp. 163-164]

Une petite minorité juive essayait de faire bouger les choses à l'intérieur de la communauté. David Friedländer⁴⁵ publia anonymement en 1813 un ouvrage où il proposait de remplacer l'hébreu par l'allemand dans les écoles juives et de supprimer dans les livres de prières tout vœu de retour en Palestine.

À l'opposé, dans la crainte de perdre l'identité judaïque, Eduard Gans (1797 ou 1798-1839) – un proche des Mendelssohn Bartholdy –, Moses Moser (1796-1838) et Leopold Zunz (1794-1886) fondèrent en 1819 le Verein für Kultur und

45. Voir note 31 page 25.

et même cassante. Fanny, bien que fille de son père, ne fera pourtant jamais porter à ses proches le poids d'une quelconque mauvaise humeur : très sérieuse, elle était aussi très animée, pleine d'un allant, d'une énergie et d'idées qui faisaient sa joie de vivre ; bien loin de peser sur les autres, elle les entraînait au contraire à l'action. Et, comme l'épisode du pardon de la grand-mère Bartholdy à son fils Jacob le prouve, elle souhaitait une vie de famille harmonieuse.

L'emploi du temps des enfants Mendelssohn ne les portait de toute façon pas à l'insouciance. Le culte de la raison qui était le fondement de leur religion était devenu le culte du savoir. Leurs parents ne laissaient rien au hasard quand il s'agissait de leur instruction et du développement de leurs talents. En 1819, le jeune philologue Karl Heyse (1797-1855) fut engagé comme précepteur pour les matières générales, y compris les sciences, et le musicien Carl Friedrich Zelter (1758-1832) fut chargé d'enseigner la composition aux deux aînés. Avec Berger, cela faisait un superbe trio. Le violoniste Henning⁶⁴ vint donner des leçons à Felix et le professeur Rösel⁶⁵ leur apprit à dessiner des paysages, discipline dans laquelle Felix passa maître. Rebecka apprit le grec par amitié pour Felix, que cette langue rebutait et que sa compagnie reconfortait ; Rebecka, surnommée Beckchen, s'avéra la linguiste du groupe, en même temps que la cantatrice, car elle avait une très jolie voix. C'était bien sûr Lea Mendelssohn qui supervisait toute cette activité. L'acteur Eduard Devrient (1801-1877) écrivit dans ses souvenirs sur Felix :

La mère, femme d'une vive intelligence et d'une grande culture tout autant que maîtresse de maison avertie, s'occupait sans relâche à lire ou à coudre tout en surveillant les études de ses enfants avec une fermeté implacable. C'est de là que l'activité deviendra pour Felix une nécessité. Sa mère le gardait à ses pieds dans sa propre chambre, où elle l'obligeait à des exercices peu attrayants sur la table d'enfant de Rebecka. Un matin où j'étais en visite chez sa mère, il me rejoignit dans l'antichambre avec une tartine, ce qui lui donnait le droit de s'éloigner de son travail ; alors que nous bavardions plus longtemps qu'il ne le fallait pour manger une tartine, un bref appel de sa mère « Felix, est-ce que tu

64. Carl Wilhelm Henning (1784-1867), compositeur et chef d'orchestre. Il fut violoniste au théâtre royal de Berlin puis directeur du théâtre de Königsstadt. Il est l'auteur d'un opéra, *Die Rosenmädchen*, et de plusieurs ballets.

65. Johann Gottlob Samuel Rösel (1768-1843), peintre de paysages. Il enseignait également le dessin ornemental.

Fanny un poème qu'il donna à Zelter en disant : « *Gib das dem lieben Kinde* ». ¹²¹

An die Entfernte

*Wenn ich mir in stiller Seele
Singe leise Lieder vor :
Wie ich fühle, dass sie fehle,
Die ich einzig auserkor.*

*Möcht' ich hoffen, dass sie sänge
Was ich ihr so gern vertraut ;
Ach ! aus dieser Brust und Enge
Drängen frohe Lieder laut.* ¹²²

À celle qui est loin

Quand dans le calme de mon âme
Je chante de douces chansons :
Comme je sens qu'elle me manque,
La seule que j'aie choisie.

Si je pouvais espérer qu'elle chantât
Ce que je lui confie si volontiers ;
Ah ! de ce cœur à l'étroit
Se bousculeraient de joyeuses et turbulentes chansons.

Le poème apparaît chez Sebastian Hensel dans une note de bas de page, alors qu'il raconte la visite de Felix à Goethe. C'est ainsi que jusqu'à une période très récente, Fanny fut mentionnée... entre parenthèses. Personne ne sentit le besoin de noter sa réaction, sa joie, ni ses possibles frustrations. Il devait être évident qu'elle ne pouvait rien espérer de mieux au monde. Pourquoi alors ne mit-elle pas immédiatement le poème en musique, mais composa au contraire une autre version de *Erster Verlust* ? ¹²³

Pendant ce temps le jeune garçon continuait à vivre des journées inoubliables :

Weimar, le 10 novembre 1821

J'ai été lundi chez madame von Henkel et aussi chez Son Altesse Royale le Grand-Duc héritier, à qui ma sonate en *sol* mineur a beaucoup plu. Mercredi

121. « Donne cela à la chère enfant ».

122. Manuscrit à la Staatsbibliothek Preussischer Kulturbesitz de Berlin. Sebastian Hensel l'a publié avec des changements. [Hensel, *Die Familie*, t. I, p. 102]

123. Manuscrit autographe, archives Mendelssohn, MAMs 34, pages 17-18.

d'indulgence : il dansait, disait-elle, comme un « ouragan civilisé ». En visite chez les Mendelssohn, Varnhagen se conduisait comme un idolâtre et s'attirait ainsi les sarcasmes des jeunes. Il allait jusqu'à tirer un carnet de sa poche pour noter chaque parole tombée de la bouche de Rahel. L'insolente Rebecka eut un jour cette réflexion : « Si nous parlions autant, sans jamais nous retenir de proférer tout ce qui nous passe par la tête, on pourrait aussi rapporter de temps en temps la sagacité de nos paroles. » [Devrient, T., pp. 251-252]

Dans ce cercle se rencontre aussi le poète Heinrich Heine, qui appartenait de fait lui aussi à ce milieu de juifs convertis et d'érudits. Né à Düsseldorf d'une famille de marchands juifs, il avait étudié à Berlin de 1821 à 1823 et suivi les cours de Boeckh, Zeune,¹⁹⁴ Raumer,¹⁹⁵ Hegel et Savigny. Il se convertit en 1825, sans aucune espèce de conviction : « le certificat de baptême, c'est le billet d'entrée pour la culture européenne », écrivit-il alors, mais il se reprocha rapidement son acte. Il écrivait déjà en 1826 à son ami Moses Moser : « Je suis maintenant haï des chrétiens comme des juifs. Je regrette beaucoup ce baptême. » [*Juden*, p. 206] C'est à propos de l'autodafé en 1817 du livre *Germanomanie* dans lequel l'auteur, Saul Ascher, protestait contre les propos racistes de la Tablee germano-chrétienne, que Heine écrivit ces vers célèbres et terriblement prophétiques, si l'on songe qu'ils datent de 1820 :

*Dies war ein Vorspiel nur : dort wo man Bücher verbrennt
verbrennt man auch am Ende Menschen.* [*Juden*, p. 27]

Ce n'était qu'un prélude : là où les livres
Sont brûlés, brûlés aussi seront les hommes.

Jouer les Cassandre est un rôle d'une grande ingratitude. Heine était donc reçu chez les Mendelssohn avec des sentiments très mélangés. Tout en admirant son talent, ils appréciaient peu ses manières blasées. À l'enthousiasme général devant l'œuvre de Jean-Paul, n'osa-t-il pas répliquer : « Qu'est-ce que Jean-Paul ! Il n'a même pas vu la mer. » À quoi Fanny rétorqua : « Il n'avait certes pas d'oncle Salomo [sic] pour payer son voyage. » Heinrich Heine vivait des subsides que lui accordait son oncle, le banquier

194. Johann August Zeune (1778-1853), pédagogue, géographe et germaniste.

195. Friedrich Ludwig Georg von Raumer (1781-1873), historien et homme politique allemand. Il prit part à la députation qui offrit la couronne impériale à Frédéric-Guillaume iv.

faute historique qu'elle chercha à réparer en chantant des œuvres du compositeur qui lui resta, bien évidemment, aliéné pour toujours.

Les rencontres ultérieures avec les membres de la Singakademie ne furent pas gaies pour Fanny. Elle écrivit à son frère, quelques années plus tard :

On a chanté *Don Juan* chez Decker et j'ai accompagné. Le directeur musical Grell et l'organiste Schneider se tenaient à mes côtés et contrôlaient ma prestation, mais je n'ai pas fait à Grell le plaisir de me tromper. Juste Dieu que cet homme est laid ! Quel mufle ! Il n'a ouvert sa bouche sagace qu'après l'air d'Elvire pour dire à son voisin : l'air a une très belle instrumentation.²⁹⁰ [Citron, p. 493]

Abraham était le plus à plaindre : après une vie passée dans le culte de la raison, une telle stupidité devait le laisser sans ressource. Il pouvait peut-être traiter comme de simples anecdotes désagréables les divers propos que l'on qualifierait aujourd'hui d'« antisémites » : les insultes à ses enfants venaient de la rue ; l'altesse royale criant « *Hepp, hepp Jude* » derrière son fils était un imbécile ; les rumeurs qui couraient pendant l'épidémie de choléra d'après lesquelles les Juifs auraient empoisonné les puits étaient les dernières traces d'une superstition d'illettrés. [Arendt, p. 272] Mais la Singakademie représentait ce qu'il y avait de plus cultivé dans Berlin. L'âge d'or de la raison reculait vers un futur incertain qu'il ne vivrait certainement pas. Devrient écrivit que l'irritabilité d'Abraham grandit avec l'âge. En même temps qu'à cet échec, Abraham devait faire face à une cécité qui s'aggravait avec les années. Triste fin de vie.

Ses enfants étaient en fait beaucoup mieux équipés pour faire face à l'antisémitisme : ils apprenaient à faire une distinction entre antijudaïsme et antisémitisme. Rebecka écrivit beaucoup plus tard en 1855 à son neveu Sebastian au sujet d'un livre qu'elle trouvait « trop juif pour un Juif » :

Je trouve que cela n'a pas de sens de consacrer un gros livre à la vie d'un mauvais mathématicien [...] que le fait de fréquenter Moses Mendelssohn et Lessing n'a pas pour cela rendu plus intelligent. Mais cela m'a personnellement intéressée, car je me suis souvenue des histoires que racontaient Père et Mère, et même la haine profonde de Père à l'égard du judaïsme, qui m'était souvent désagréable, y a trouvé des explications et des motifs.²⁹¹ [Hensel, *Ein Lebensbild*, p. 185]

290. Allusion à un défaut de prononciation de Grell. Lettre du 8 mars 1825.

291. Lettre du 4 avril 1855.

qui rend la vie heureuse ! [...] Cela m'est désagréable de penser que toi et peut-être tout ton milieu vous êtes si impitoyables à son égard. »³⁴¹ [Gilbert, pp. 102-103]

Dorothea se souvient du scandale de son divorce et prend Marianne en pitié. Vu de loin, on comprend à peine comment, 30 ans après l'*Aufklärung*, la société a pu devenir puritaine au point de crier au scandale pour des fiançailles rompues. Dorothea et beaucoup de ses contemporaines ont pu divorcer et mener une vie beaucoup plus libre qu'il n'était imaginable en 1830. Fanny est aussi choquée que tout le monde, la seule différence est qu'elle déteste dire du mal d'autrui, et elle déteste tout autant l'idée même de scandale.

Lea se remit de sa tachycardie et Marianne se consacra aux œuvres de charité.

Cependant la carrière de Wilhelm nécessitait des déplacements. Il devait se faire connaître – lui et sa peinture – et rechercher les commandes qui permettraient de faire vivre sa famille. Son atelier d'étudiants marchait très bien, c'était un bon professeur, très aimé de ses élèves. Les Hensel projetèrent un voyage en Angleterre pour le printemps 1835 et en informèrent Mary Alexander, une amie de Felix et d'Abraham, tout en lui demandant de garder le secret vis-à-vis d'Abraham. La vie et les lettres des enfants Mendelssohn, qui n'étaient plus vraiment des enfants, restent émaillées des témoignages de cette peur du père à la fois idolâtré et redouté. Mary Alexander avait traduit en anglais des poèmes de Heine et trois de ces traductions avaient été mises en musique par Fanny. Dans sa lettre du 7 avril 1834 qui prévenait son amie de ses intentions, elle lui envoya ces lieder ornés de dessins de Wilhelm. [Boyd, p. 46] L'annonce de la venue de Fanny suffit à terrifier Miss Fanny Horsley,³⁴² une des charmantes admiratrices anglaises de Felix :

Monsieur et madame Hensel, la sœur de Mendelssohn, viennent cet automne passer quelques mois en Angleterre. Je suis sûre qu'elle va me terrifier avec son

341. Lettre du 28 août 1834.

342. Frances Arabella Horsley (1815-1849), fille de l'organiste William Horsley (1774-1858). Elle faisait partie, avec sa sœur Sophia, du cercle de Felix Mendelssohn à Londres.

enfin l'Italie. Même si elle avait déjà pu voir des oliviers, de « véritables » marronniers et des mûriers, ce n'est qu'au bord du lac qu'elle tomba sous le charme du paysage italien. Dans son enthousiasme, elle trouva cet endroit « émouvant » et le recommanda fortement à Beckchen : « C'est un lieu tout à fait pour toi. »⁴⁰⁸ [Hensel, *Die Familie*, t. II, p. 96] Enfin les citronniers, les orangers, les figuiers, les roses, les aloès... « Une végétation comme folle » et il fallait ajouter à tout cela la beauté des terrasses descendant vers l'eau. Mais après cette étape enchanteresse les Hensel arrivèrent à Milan et leur séjour dans cette ville pourrait faire penser que le voyage serait finalement décevant. « Il est écrit là-haut⁴⁰⁹ que nous ne ferions la connaissance de personne à Milan. » [Hensel, *Die Familie*, t. II, pp. 97-99] Fanny ne trouve pas la saleté pittoresque, et elle y est plongée « jusque par-dessus les deux oreilles » ! Les monuments ne suffisent pas à la satisfaire, car « un tel appétit de voyage est un véritable gouffre ». L'état misérable de l'Italie du nord la désole. Milan est encore assez propre en apparence, mais à Vérone, elle se scandalise du délabrement des objets d'art. Les Arènes la surprennent, « vraiment romaines, grandioses, fières, froides... là se sont battus des humains contre des bêtes, et nous, la postérité, nous en admirons chaque pierre. Ne sommes-nous pas fous avec notre Antiquité ? » Padoue lui donne « une répugnante impression de pourriture ». Un Saint-Antoine peint par Le Titien attire cependant sa sympathie : « Aussitôt que je me serai faite catholique, j'en ferai mon saint patron. Il ressuscite les verres et les assiettes mortes, c'est très utile dans un ménage. » [Hensel, *Die Familie*, t. II, pp. 97-99]

Venise enfin, où ils arrivèrent le 12 octobre, est capable de lui faire oublier sa crasse.⁴¹⁰ [Hensel, *Die Familie*, t. II, pp. 100 et suivantes] Elle n'en attendait plus, comme à Padoue, qu'une « magnificence morte ». Son voyage se poursuivait sur les traces de son frère et de Goethe, dont elle cite abondamment le *Voyage en Italie* dans ses lettres. Elle regardait et admirait, comme une touriste très bien préparée sous la conduite d'un guide émérite, mais n'oubliait pas de se boucher le nez. À Venise, en dehors de toutes les beautés du lieu, elle se laissa séduire par l'animation des ruelles, « la foule comme à Paris, la masse des boutiques et des cafés ». Les Hensel font en

408. Lettre du 27 septembre 1839.

409. En français dans le texte.

410. Lettre de Fanny Hensel à sa famille du 13 octobre 1839.